

Revue du Nouvel-Ontario

REVUE DU
NOUVEL-
ONTARIO

Plus peur de l'hiver que du diable. Une histoire des Canadiens français en Floride, Serge Dupuis, Sudbury, Prise de parole, collection « Agora », 2016, 186 p.

Dominique Chivot

Numéro 43, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1058546ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1058546ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (imprimé)

1918-7505 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chivot, D. (2018). Compte rendu de [*Plus peur de l'hiver que du diable. Une histoire des Canadiens français en Floride*, Serge Dupuis, Sudbury, Prise de parole, collection « Agora », 2016, 186 p.] *Revue du Nouvel-Ontario*, (43), 453–465. <https://doi.org/10.7202/1058546ar>

Tous droits réservés © Institut franco-ontarien, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Plus peur de l'hiver que du diable. Une histoire des Canadiens français en Floride

Serge Dupuis, Sudbury, Prise de parole, collection
« Agora », 2016, 186 p.

DOMINIQUE CHIVOT
Université Laurentienne

L'ouvrage de Serge Dupuis, *Plus peur de l'hiver que du diable*, présente une histoire des colons canadiens-français installés en Floride, depuis les débuts du 19^e siècle jusqu'à nos jours. Cet ouvrage s'appuie sur le mémoire de maîtrise de l'auteur, « L'émergence d'une Floride canadienne-française : l'exemple de la communauté de Palm Beach 1910-2010 », mémoire soutenu à l'Université d'Ottawa en 2009. Pour rédiger cette monographie, l'auteur en a élargi le cadre en y intégrant la genèse de la présence des Canadiens français en Floride. Il s'agit de l'histoire coloniale. Cette monographie se présente comme un bilan provisoire de la recherche sur la question que Dupuis situe « entre la synthèse historique et la recherche fondamentale » (p. 19), recherche qui s'avère difficile, en particulier celle qui concerne toute la période coloniale.

C'est une histoire qu'on connaît encore assez mal. L'auteur en explique les raisons; s'il est facile, en effet, de raconter l'histoire de la Nouvelle-Angleterre francophone à la même période, ce n'est pas le cas pour la Floride qui

« constitue un terreau moins évident pour les chercheurs » (p. 20). La raison principale tient au fait, selon l'auteur, qu'à la différence de la Nouvelle-Angleterre française, « aucune élite intellectuelle n'a mis en mots et analysé en profondeur la sociologie particulière de la colonie » (p. 20). La principale difficulté qu'ont rencontrée les historiens qui ont voulu étudier cet aspect de l'histoire de l'Amérique du Nord française consiste en ce que, jusqu'en 1940, on ne comptait guère plus que « quelques milliers de Canadiens français tout au plus en Floride » (p. 10).

Plusieurs des colonies que les Canadiens français ont voulu établir ont eu une existence éphémère. C'est la conclusion qu'émet l'auteur en constatant que « les institutions canadiennes-françaises en 1940 avaient à peu près toutes disparu » (p. 50). Dupuis affirme d'une façon qui peut paraître surprenante que, même si la présence des colons canadiens-français a été éphémère en Floride, « elle a su susciter une curiosité chez leurs compatriotes » (p. 50) qui vont, après la Seconde Guerre mondiale mais surtout au début des années 1960, déferler par milliers chaque année dans le *Sunshine State*. Mais nous devons reconnaître qu'il s'agit là d'une migration de masse qui s'inscrit essentiellement dans une des nombreuses manifestations d'une culture de loisir, alors que toutes les vagues de migrations précédentes des Canadiens français n'avaient qu'un objectif : fuir la misère répandue au Québec. La filiation historique entre ces deux types d'émigration n'est peut-être pas si évidente...

Le titre de l'ouvrage est accrocheur et pas dénué de sens. L'auteur esquisse à travers son ouvrage une réflexion intéressante sur l'impact que peut avoir le climat dans la genèse du caractère culturel d'un peuple. Si, aujourd'hui, la question ne semble plus, pour de multiples raisons, être

aussi pertinente, elle a mobilisé, au 20^e siècle, géographes et historiens, qu'il s'agisse des historiens tels que Harold Innis au début du 20^e siècle, des géographes tels que Louis Edmond Hamelin au milieu du 20^e siècle ou encore l'anthropologue Bernard Arcan, dans la deuxième moitié du 20^e siècle. Tous les trois affirment avec plusieurs autres que la géographie, en particulier le climat, est un élément moteur ayant « forgé l'éthos » des Canadiens et des Québécois (p. 59) entendant par là l'ensemble des caractères (qualités et défauts) avec lequel un peuple a réussi à se forger ses valeurs nationales.

Ainsi, si on partage les convictions de ces intellectuels, on devrait croire que les hivers rigoureux du Canada ont permis aux Canadiens français d'acquérir une force physique et morale, une volonté farouche de préserver leur identité, une résilience devant les défis auxquels ils ont été confrontés durant de nombreux épisodes de la vie de leur nation... L'auteur n'adhère pas à cette thèse, convaincu davantage par les propos d'Anne Gilbert qui affirme qu'« on exagère trop l'impact de la nature sur l'identité d'un peuple » (p. 60) et qu'il ne s'agit pas d'un « refus d'une nordicité innée mais plutôt d'une possibilité alléchante » de passer des vacances hivernales au soleil » (p. 60).

Quant au rôle que peut jouer le diable dans cette histoire, c'est au lecteur de le découvrir; certains ne s'y aventureront pas... D'autres y verront un objet d'intérêt. L'élite clérico-nationaliste canadienne-française a dominé le Québec jusqu'à la Révolution tranquille et dénoncé « l'oisiveté et la déchéance morale » (p. 9) de ceux qui partaient en touristes en Floride. Plusieurs de ces penseurs ont vite associé ce type de séjour à « un manque de patriotisme et de solidarité à la cause nationale » (p. 63).

Le diable ne serait-il pas celui qui aurait voulu mettre en doute l'idéologie de la « survivance » de l'Église catholique censée lutter contre la domination anglaise? Si c'est le cas, le diable aura pris son temps... Cette idéologie cléricalo-nationaliste a façonné l'histoire du Québec depuis la chute de la Nouvelle-France en 1763. La domination de l'Église ne sera véritablement contestée qu'après la Seconde Guerre mondiale. Quoiqu'il en soit, l'auteur montre bien que ces critiques n'ont pas empêché plusieurs Canadiens français de se rendre en Floride dès la fin du 19^e siècle pour « profiter de la chaleur et du libéralisme social et économique qui [y] régnait » (p. 9).

Aujourd'hui, et depuis une cinquantaine d'années, la Floride exerce un réel pouvoir d'attraction. Plus de 800 000 Québécois s'y rendent chaque année pour fuir l'hiver canadien. Si on n'est plus au temps des fustigations politiques et morales de l'Église, certains s'interrogent sur l'impact culturel de cet exode touristique saisonnier en y voyant « une preuve de l'affaiblissement du tissu canadien au moment où les déchirements sur la question constitutionnelle se multiplient » durant la décennie 1980-1990 (p. 73).

L'ouvrage peut être divisé en deux parties pour en faciliter l'analyse. La première raconte l'histoire coloniale dont les premières traces remontent au tout début du 19^e siècle (chapitre 1) et qui se termine vers 1940. La seconde traite de la suite de cette histoire jusqu'à nos jours (chapitres 2 à 5).

L'auteur nous fait une esquisse intéressante, sans doute trop rapide, de la présence coloniale des Canadiens français en Floride. Un constat ressort de ses propos : cette présence est éphémère. Il nous en fournit les raisons principales. Plusieurs facteurs peuvent, en effet, expliquer

le peu d'impact qu'ont eu les Canadiens français en Floride durant cette période. L'échec de la colonisation de la Floride s'explique d'abord par le manque d'intérêt de la France pour cette région. Malgré sa position stratégique, la Floride n'a rien véritablement pour attirer les colons français. La péninsule a peu de ressources. Le potentiel agricole n'intéresse pas la France qui préfère porter son intérêt sur la Louisiane, sur l'île de St-Domingue et sur le Canada. L'auteur montre bien que la destinée de la Floride va être l'affaire des Espagnols et des Anglais surtout avant que la Floride ne devienne un territoire américain en 1822, puis un État en 1845. Le gouvernement américain se lance alors dans de vastes projets d'infrastructure nécessaires pour accueillir des colons encouragés à mettre en valeur le territoire : le développement du chemin de fer, l'assèchement des marais, la mise en place d'un système foncier... Les gouverneurs vont s'efforcer aussi de mettre en avant « l'idéal des libertés individuelles et le maintien d'une faible taxation » (p. 39).

Les campagnes publicitaires sont chargées de vanter les vertus du climat et de la fertilité de la terre. Mais ce qui va véritablement freiner le développement de cette région, c'est son manque de cohésion sociale. Les colons américains, la plupart esclavagistes, vont marginaliser les colons espagnols, faire fuir les Afro-américains et la population autochtone, les Séminoles. C'est dans ce contexte socio-politique que les Canadiens français vont s'efforcer de se tailler une place en Floride. On a la preuve qu'ils ont contribué à la colonisation de la péninsule dès 1819, date à laquelle des ouvriers viennent travailler dans les moulins à bois installés sur les berges du golfe du Mexique. Un village Dupont situé près de Palm Coast est créé en 1835. L'auteur s'appuie sur les recherches des historiens

Éric Javis et Robert Hartney pour affirmer qu'il faudra attendre finalement les années 1870 pour percevoir le véritable début d'un courant migratoire des Canadiens français. De ces premières traces de colonisation, on ne sait que finalement peu de choses.

La colonisation qui va laisser des traces plus tangibles de la présence française en Floride a lieu durant les décennies 1920-1940 (p. 44). On voit alors apparaître plusieurs villages : Palm Beach, Belle Glade, ou encore Belandville. Si la toponymie conserve plusieurs vestiges de ce passé colonial, on doit admettre que plusieurs lieux ont disparu. C'est le cas de Belandville, qui, après des débuts prometteurs, disparaît rapidement. L'auteur en fournit plusieurs raisons mettant de l'avant celle qui lui semble la plus importante. À son avis, c'est d'abord et avant tout le manque de colons qui explique l'échec de la colonisation des Canadiens français en Floride. Toutes les colonies que les Canadiens français ont voulu établir ont souffert à divers degrés du même problème. À ce sujet, l'auteur fournit suffisamment d'indices pour se demander si l'Église du Québec, engagée dès le milieu du 19^e siècle et ce jusque dans les années 1950 dans un vaste projet de colonisation, principalement sur le sol canadien, n'a pas jugé utile de s'investir davantage en Floride, perçue comme une terre étrangère hostile à l'idéologie clériconationaliste de l'élite canadienne-française, traumatisée par l'exode de milliers de Canadiens français en Nouvelle-Angleterre. L'un des objectifs de cette colonisation sur le sol canadien est, bien sûr, de freiner leur migration vers les États-Unis.

L'émigration des Canadiens français va se poursuivre, mais sous des formes et dans un contexte historique fort différents. Dans la deuxième partie du livre, l'auteur

étudie leur présence en Floride depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Cette étude, l'auteur l'effectue en présentant ce que l'historien Raymond Mohl qualifie de « succession étourdissante de migrations » (p. 137).

La Floride est devenue une attraction touristique mondiale. Elle le doit à la volonté politique des différents paliers du gouvernement américain de mettre en valeur cet État. Deux atouts expliquent son prodigieux développement sur le plan touristique : le soleil et la mer (p. 54). Dupuis montre bien que si cet attrait touristique pour la Floride est visible dès la fin du 19^e siècle, peu de Canadiens peuvent s'y permettre un séjour à l'exception de quelques personnalités religieuses et politiques. La plus célèbre d'entre elles est sans doute Wilfrid Laurier, qu'on croit atteint d'un cancer et qui va s'y reposer de novembre 1902 à janvier 1903. Un autre premier ministre, Louis St-Laurent, y séjournera, lui aussi pour des raisons médicales, en 1956.

Un autre facteur indispensable va contribuer à rendre la Floride un lieu privilégié de vacances pour des milliers de Canadiens. C'est, bien sûr, la naissance d'une société des loisirs rendue possible par l'augmentation des revenus des ménages et du temps prolongé de vacances qui feront apparaître une classe moyenne qui va manifester un fervent désir de voyager. L'avènement de la télévision va contribuer à entretenir ce désir en introduisant « la culture américaine hédoniste dans la culture canadienne-française » (p. 68). De 1930 à 1960, l'Église essaie avec plus ou moins de succès de trouver des « substituts plus adaptés à la culture francophone catholique » (p. 68). La Révolution tranquille met fin à l'emprise de l'Église sur la culture populaire. L'État de Floride, de son côté, va tout mettre en œuvre pour attirer chez lui ce tourisme de

masse. On y voit apparaître de nombreuses attractions touristiques. Le plus attrayant reste encore aujourd'hui le *Walt Disney World*, ouvert le 1^{er} octobre 1971, qui accueille durant la première décennie 100 millions de visiteurs. D'autres vont suivre : le *Sea World* en 1973 et l'*Universal Studios* en 1990 (p. 75-76).

Au début des années 1960, on estime à 70 000 le nombre de touristes canadiens-français, en particulier les Québécois, qui séjournent annuellement déjà en Floride, principalement dans les trois comtés de Broward, de Dade et de Palm Beach (p. 69). Au tout début, ils se retrouvent principalement dans les villes de North Miami Beach, Sunny Islands et Surfside qui forment un « P'tit Québec » qui n'existe plus de nos jours. Dans ces endroits de villégiature, les vacanciers forment des communautés d'intérêts, le plus important restant celui de passer des vacances dans un milieu où l'on peut vivre le plus possible en français.

L'auteur s'interroge sur l'impact de ces voyages en Floride. S'il est difficile à évaluer, on ne peut que partager son point de vue quand il affirme que ce séjour « magique » ne peut se résumer à des souvenirs de vacances mais marque bien davantage l'attachement des Canadiens français à l'univers culturel américain (p. 77) sans pour autant affecter « [leur] francité et [leur] catholicisme » (p. 60).

Parmi les touristes, l'auteur présente ceux qu'on appelle les « hivernants ». Leur statut se situe « à mi-chemin entre le touriste et l'immigrant » (p. 109). Il s'agit de retraités qui, depuis les années 1960, passent la saison hivernale en Floride pour une période maximale de six mois pour ne pas perdre leurs avantages sociaux canadiens. Leurs longs séjours annuels ont été rendus possible pour plu-

sieurs raisons parmi lesquelles l'établissement de la retraite à 65 ans en 1954, la création des pensions de vieillesse et l'allongement de l'espérance de vie.

Ce groupe a pris, au fil des ans, de plus en plus d'importance parallèlement à l'augmentation du nombre de touristes canadiens en Floride et ce phénomène s'explique aussi par la familiarité des liens qui existent entre le Canada et les États-Unis. Malgré toute l'importance que peuvent avoir ces facteurs, ils n'expliquent pas entièrement l'engouement des Canadiens français « hivernants ». L'auteur l'explique par le fait que les Canadiens français ont su mettre en place des « cellules communautaires bien ficelées » (p. 113) qui permettent à la plupart d'entre eux de vivre en collectivité « dans une enclave culturelle » (p. 113) qui leur est propre. Ils forment ainsi un groupe qui les distingue à la fois des touristes et des immigrants.

Parmi les nombreuses informations que fournit l'auteur sur ce groupe, certaines retiennent davantage l'attention. L'auteur affirme, par exemple, que les « frontières identitaires » (p. 123) qui séparent habituellement au Canada un Québécois et un Franco-Ontarien a tendance à s'effacer à l'étranger comme c'est le cas en Floride. « Les différences idéologiques entre Acadiens, Franco-Ontariens, Franco-Américains et Québécois ne les empêchent pas de se rassembler dans un espace commun » (p. 124), observations qui corroborent les études de l'historien Robert Harney qui souligne que tous les groupes ethniques minoritaires chez eux ont tendance à accentuer leur ethnicité à l'étranger alors qu'elle est devenue très souvent marginale dans leur vie au Canada (p. 125). L'auteur souligne aussi que, à la différence des touristes et des Canadiens français qui émigrent aux États-Unis, les hivernants ont su créer « un espace culturel et linguistique

qu'on ne peut pas ignorer dès qu'il est question de francophonie nord-américaine » (p. 135).

Dans la dernière partie de son ouvrage, Dupuis nous présente les Canadiens français qui ont décidé d'émigrer en Floride. Il les associe aux colons en précisant toutefois qu'ils ne ressemblent en rien aux « agriculteurs pionniers » (p. 79). Il s'agit en réalité de gens qui « se sont intégrés au processus moderne d'immigration » (p. 79). Cette migration est visible dès la première moitié du 20^e siècle.

C'est à l'époque du *New Deal* que le gouvernement américain émet une série de lois qui favorisent la venue de Canadiens français en Floride. On assiste alors au développement touristique de masse qui engendre la multiplication des centres et des stations balnéaires dans le sud de la Floride surtout. L'auteur précise qu'entre 1930 et 1960, quelque 65 000 familles canadiennes-françaises et franco-américaines s'y installent. On en compte 114 615 en 1970. En 1965, le Congrès américain abandonne sa politique migratoire qui favorisait leur installation.

La volonté de ces immigrants s'explique par des raisons qui ne surprendront pas le lecteur. Il y a, bien sûr, au départ, le désir de fuir l'hiver canadien, mais il reste un prétexte qui cache des raisons bien plus convaincantes, comme celles de se soustraire à « un niveau de taxation élevé, de réglementation, de syndicalisation au Québec » (p. 90). C'est ainsi que plusieurs migrants veulent « profiter d'une grande part de leurs revenus », convaincus que, le climat entrepreneurial étant bien plus développé aux États-Unis, ils pourront plus facilement se lancer dans les affaires (p. 91). Au-delà des commentaires intéressants de l'auteur sur les raisons qui ont motivé le départ définitif du Canada de ces migrants et sur leur

intégration économique dans leur pays d'adoption, l'auteur s'interroge sur leur univers culturel. Questionnement pertinent puisque qu'il contribue à s'interroger sur le fait français en Floride qui est en définitive l'une des questions principales de la trame de cet ouvrage. Selon lui, les immigrants de l'après-guerre semblent moins inspirés par la « survivance » franco-catholique et, par conséquent, moins préoccupés par une éventuelle américanisation et anglicisation de leur progéniture. Un constat s'impose : les Canadiens émigrés en Floride dans les années 1960 « sont portés bien davantage à préserver [leur] culture que de la reproduire » (p. 94).

C'est dans le chapitre 5, « Les descendants », et dans les quelques pages de conclusion que Dupuis résume plusieurs éléments de son étude. Il présente un bilan de la présence canadienne-française en Floride en s'interrogeant sur l'avenir du fait français dans cet État. Il constate sans surprise que les Canadiens français (les touristes et les hivernants) ont toujours le même engouement pour s'y rendre. Si les touristes ne sont que de passage, les hivernants (110 000) ont de leur côté une réelle volonté de « faire société » (p. 179) en créant « une extension temporaire de la société canadienne-française » (p. 179) montrant ainsi que, même s'ils sont pénétrés de la culture américaine, ils restent profondément attachés à leur province et au Canada.

L'auteur s'attarde davantage sur les émigrants canadiens-français (115 000) qui vivent en Floride. En 2010, ils représentaient 11 % de ceux qui vivent aux États-Unis. Ils rencontrent les mêmes défis que tous les émigrants qui se retrouvent minoritaires dans leur pays d'accueil en essayant au départ, tant bien que mal, de concilier leur espace français et leur appartenance anglophone. « Ce

compromis [finit] par céder [à partir de la deuxième et troisième génération] à une intégration à la majorité » (p. 136). Des signes en montrent l'évidence, comme « la fragmentation des enclaves » (p. 137) qui s'explique « par la force du *melting-pot* américain » (p. 167). À ce sujet, les historiens Beauchemin, Bock et Thériault affirment que cette dispersion relative n'est pas une preuve suffisante pour affirmer leur « désengagement » (p. 155) de la francophonie canadienne. Cette dispersion, à leur avis, n'est pas nouvelle et n'est pas un obstacle insurmontable à l'apparition d'un « néonationalisme » (p. 155) qui agit dans le cadre de la mondialisation à travers laquelle les groupes minoritaires veulent se donner une visibilité. Mais, en même temps, on est en droit de se demander comment cela se fera quand on sait que, comme tous les autres émigrants, la plupart des Canadiens français vivant aux États-Unis sont victimes de « l'acculturation » (p. 137). Les jeunes générations s'identifient comme Américains (souvent catholiques) et leur intégration à la société américaine n'est pas perçue « sous l'optique misérabiliste mais en vient à être considérée comme un succès » (p. 60). La plupart de ces Canadiens français installés en Floride ne parlent plus guère le français à l'exception de ceux qui côtoient les touristes et les hivernants. Auraient-ils pu mieux se protéger contre l'acculturation? L'auteur affirme à ce sujet que de nombreux groupes francophones de diverses origines se sont croisés en Floride depuis le début du 19^e siècle, mais que, soucieux de protéger leur ethnicité, ils n'ont jamais pu créer une communauté francophone plurielle par laquelle ils auraient pu « assurer (leur) pérennité en transmettant langue et culture » (p. 156). S'agit-il véritablement d'un rendez-vous manqué avec l'Histoire?

Cet ouvrage constitue, comme le dit l'auteur lui-même, « un point de départ » et non un « aboutissement » pour comprendre la riche histoire des Canadiens français en Floride (p. 173). Pour ceux et celles qui s'intéresseraient à en poursuivre la recherche, l'auteur leur laisse cette monographie et une riche et abondante bibliographie. Cet ouvrage s'adresse, bien sûr, à toutes les personnes intéressées à l'histoire de la francophonie en Amérique du Nord.